

LE
GRAND PRIX

OU

LE VOYAGE A FRAIS COMMUNS,

Opéra-Comique en Trois Actes,

PAROLES DE MM. GABRIEL ET MASSON,

MUSIQUE DE M. ADOLPHE ADAM.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

SUR LE THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

LE 9 JUILLET 1831.

PRIX : 2 FR. 50 C.



PARIS.

R. RIGA, LIBRAIRE,

FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

J.-N. BARBA, AU PALAIS-ROYAL.

VENTE, RUE DU MARCHÉ SAINT-HONORÉ, N. 5.

1831

132947-B

Personnages.

Acteurs.

DELAVILLETTE.	M. FÉRÉOL.
ADOLPHE REYNEL , jeune musicien.	M. PONCHARD.
RÉMOND, son ami, premier prix de peinture.	M. LEMONNIER.
DUPLESSIS, directeur de l'Académie de France à Rome.	M. GÉNOT.
OCTAVIE, sa fille.	M ^{me} CASIMIR.
MADAME PAZZI, maîtresse d'auberge.	M ^{me} BOULANGER.
CÉSAR, maître d'hôtel garni.	M. FARGUEIL.
PIÉTRO, garçon d'auberge.	M. BELNIE.
ÉTIENNE, premier prix d'architecture.	M. ERNEST.
TROIS PREMIERS PRIX.	{ M. LOUVET.
	{ M. LEMATTÉ.
	{ M. ALFRED.
UNE JEUNE MARRAINE.	M ^{lle} BULTEL.
UN MOINE.	M. BOULARD jeune.
UN GARÇON DE L'HOTEL.	M. CHARLES.
UN VALET A LIVRÉE.	M. DUCHENET.
PAZZI, personnage muet.	
GENS DE L'HÔTEL.	
PAYSANS PIÉMONTAIS, }	HOMMES ET DAMES DES CHOEURS.
PAYSANS ROMAINS, }	

La scène se passe à Paris dans l'hôtel de César.

LE GRAND PRIX.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit salon ; l'ameublement doit annoncer qu'il est habité par un musicien. Piano, harpe, pupitres çà et là, couverts de partitions, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADOLPHE *au piano*, ET PLUSIEURS ARTISTES *qui l'entourent.*

INTRODUCTION.

ADOLPHE.

Que dites-vous de ce morceau ?

CHOEUR.

Il est vraiment fort beau.

Mon cher ami, redis-nous ce morceau.

ADOLPHE, *se levant.*

Quoi ! vous voulez encor l'entendre ?

CHOEUR.

Oui, nous voulons encor l'entendre ;

Cela ne doit pas te surprendre.

ADOLPHE.

Et pourtant je n'ai pas le prix !

Le prix qui mène en Italie !

Peste soit de l'Académie !

Voilà nos juges de Paris.

(Un amis se met au piano.)

L'approche du printemps ranime la nature ,

Bosquets mystérieux, asiles protecteurs ;

Vos ombrages déjà se couvrent de verdure :

Quel spectacle enivrant ! quels tableaux enchanteurs !

Dans le hameau, loin de la ville,

Nous voyons tous les cœurs contents ;

Chacun en quittant son asile

Chante le retour du printemps.

LE GRAND PRIX.

Le villageois et sa compagne
Font entendre un joyeux couplet,
Et le berger, dans la campagne,
L'annonce sur son galoubet.

De tous côtés c'est un délire,
Tout semble répondre à nos vœux,
Et j'entends les amans se dire :
« Le printemps va nous rendre heureux. »

Le villageois et sa compagne
Font entendre un joyeux couplet,
Et le berger dans la campagne
L'annonce sur son galoubet.

CHOEUR

C'est parfait ! c'est parfait !

ADOLPHE.

Cette cavatine

Est divine.

Et pourtant je n'ai pas le prix,
Le prix qui mène en Italie !
Peste soit de l'Académie !
Voilà nos juges de Paris.

CHOEUR.

Si tu n'as pas la couronne,
Ici l'amitié te la donne ;
L'an prochain, nous avons l'espoir,
Que tu viendras la recevoir.

Au revoir,

Au revoir.

(Ils sortent en lui prenant la main.)

SCÈNE II.

ADOLPHE *seul*, ensuite UN GARÇON DE L'HÔTEL.

ADOLPHE.

Ces bons amis, ils viennent tous me consoler ! voilà bien les artistes !

LE GARÇON.

M. Adolphe, c'est une lettre pour vous, qu'on vient d'apporter à l'instant.

ADOLPHE.

Merci, Georges. (*Le garçon sort. — Après avoir décacheté et*

parcouru la lettre.) Je ne connais pas cette signature-là : Delavillette, ancien négociant... Lisons :

« Monsieur, je n'ai pas voulu vous répondre avant de
« prendre des renseignemens sur votre moralité et la tour-
« nure de votre caractère ; on m'en a donné de si bons, que
« je m'empresse de vous prévenir que j'accepte votre pro-
« position, ne pouvant faire un meilleur choix... j'aurai
« l'honneur de vous voir dans la matinée du 12. » (C'est
« aujourd'hui !) Vous me permettrez de venir vous deman-
« der à déjeuner : c'est un essai puisque nous devons vivre
« quelque temps ensemble... »

Je n'y comprends pas un mot... mon portier se sera trompé. (*Tournant la lettre du côté de l'adresse.*) C'est pourtant bien à moi... A monsieur Adolphe Reynel, rue Saint-Honoré...

SCÈNE III.

ADOLPHE, RÉMOND.

RÉMOND, *entrant subitement.*

Ah ! on te trouve donc enfin !

ADOLPHE.

Comment, c'est toi, mon cher Rémond ?

RÉMOND.

Où te fourres-tu donc ? je t'ai cherché partout ; il paraît que pour te voir, il faut venir ici... et me voilà. J'espère que tu n'as pas encore déjeûné ?

ADOLPHE.

Non, je viens de recevoir quelques amis, et puis je me suis levé tard.

RÉMOND.

Paresseux...

ADOLPHE.

Ecoute donc, Rémond, je ne suis pas comme toi, heureux en réalité : tu viens de remporter le premier prix de peinture ; moi, je n'ai de gloire et de bonheur qu'en songe ; aussi, je ne suis jamais pressé de m'éveiller.

RÉMOND.

Je suis sûr que tu gardes rancune à ce pauvre Jules, et ce maudit prix...

ADOLPHE.

Quelle idée ! je lui en voudrais parce qu'il a eu plus de talent que moi !..

RÉMOND.

Cela ne m'étonnerait pas : entre confrères, c'est reçu ; un succès se pardonne rarement ; mais ce n'est pas une raison pour fuir le monde... on ne peut se souffrir, mais on se voit, on se déteste poliment, on se déchire avec des formes : moi qui te parle, je suis en butte à une foule de ces petites haines de bonne compagnie, qui ne m'empêchent pas d'avoir des rapports sociaux très-agréables.

ADOLPHE.

Tu ne m'as pas compris, Rémond... En tout autre temps, je serais le premier à jouir de ton succès, à le proclamer ; mais cette année il me fait un tort immense... Mon seul but en travaillant, c'était le voyage de Rome. Tu le sais, l'année dernière, je rencontre, dans les soirées d'hiver, une jeune personne...

RÉMOND.

Charmante !

ADOLPHE.

Charmante, dis donc adorable ! Je lui parle en préludant sur le piano, elle m'écoute ; je lui offre une romance de ma composition, elle commence à me comprendre ; je lui dis que j'aurai l'honneur de me présenter chez son père, nous nous entendons tout-à-fait ; mais au moment où je me disposais à faire ma première visite, M. Duplessis est nommé directeur de l'Académie de France à Rome, et il part subitement avec sa fille.

RÉMOND.

Eh ! bien, mon cher Adolphe, s'il fût parti une semaine plus tôt, c'est pourtant moi qui serais le malheureux.

ADOLPHE.

Et pourquoi donc ?..

RÉMOND.

Voilà ce que je t'ai toujours caché. Mais moi aussi j'ai aimé Octavie très-sérieusement. Je n'attendais qu'un tendre

regard pour me décider à avoir une passion violente. Pour la voir, j'abandonnais l'atelier, je la suivais partout; elle commençait à me remarquer. Tu parus, elle ne fit plus attention à moi... Ce tendre regard que j'ambitionnais, c'est à toi qu'elle l'adressa, et alors je pris un parti désespéré... Je me redonnai à la peinture; je travaillai comme je voulais aimer, avec fureur... On s'étonna de mes progrès; ces gens qui veulent tout expliquer, prétendirent qu'il y avait du génie dans mes ouvrages; ils se trompaient, ce n'était que de la colère.

ADOLPHE.

Et tu as pu rester mon ami, quand tu étais mon rival!..

RÉMOND.

Je ne suis pas un ingrat... je te dois le peu que je vau... Et puis Octavie ne m'aimait pas, le sacrifice n'était pas grand. Cependant je ne voudrais pas que tu en perdisse le fruit. Voilà pourquoi je viens t'annoncer qu'on parle depuis quelques jours du prochain mariage de mademoiselle Duplessis.

ADOLPHE.

Que dis-tu?.. Serait-il possible!.. elle se marie!

RÉMOND.

Un de nos professeurs en a reçu la nouvelle officielle; le futur est un ancien ami du père dont on n'a pu me dire le nom.

ADOLPHE.

Mais que faire?.. quel parti prendre?

RÉMOND.

Il faut prendre la poste. Je ne viens pas t'offrir de te faire partir avec moi, je n'ai qu'une place dans la voiture du secrétaire de notre ambassade...

ADOLPHE.

Mais alors je ne vois aucun moyen... Je le répète, pourquoi diable Jules a-t-il mérité le grand prix?

RÉMOND.

C'est vrai, il a eu tort! entre amis, on s'entend... Il aurait pu n'avoir du talent que l'année prochaine... Que veux-tu?.. le mal est fait.

ADOLPHE.

Et il est irréparable.

RÉMOND.

Non pas ; car tu peux partir dès aujourd'hui , si tu le veux.

ADOLPHE.

Vraiment !.. Et comment cela ?

RÉMOND.

Il y a deux jours , en parcourant un journal qui critique le jugement de l'Académie , je lis l'annonce suivante : « Un monsieur , d'une cinquantaine d'années , d'un commerce facile , étant sur le point de partir pour Rome , désire voyager à frais communs dans une bonne chaise de poste bien suspendue. Il partirait du 10 au 12 septembre pour être à Rome vers le 20. »

ADOLPHE.

C'est aujourd'hui le 11.

RÉMOND.

Après avoir lu cette annonce... je prends l'adresse du monsieur qui demande un compagnon de voyage... je me rends chez lui ; il n'y était pas... Je m'écris en ton nom , enfin je prie M. Delavillette de ne pas s'arranger avec quelqu'un avant de t'avoir vu.

ADOLPHE.

M. Delavillette ! mais j'ai reçu ce matin une lettre signée de ce nom-là , à laquelle je n'ai pu rien comprendre.

RÉMOND.

Je le crois bien... il m'avait été impossible de te prévenir plus tôt.

ADOLPHE.

Mais cela devient très-clair , à présent ; il s'invite à déjeuner ici.

(Il lui montre la lettre.)

RÉMOND, *riant.*

En vérité !.. On m'a bien dit que c'était un bon vivant , un joyeux convive. Il faut lui prouver qu'on l'attendait ; justement le restaurant est à l'entresol.

ADOLPHE.

Je n'ai qu'à sonner.

RÉMOND.

Eh bien ! mon ami , sonnons.

(Il sonne.)

ACTE I, SCENE III.

11

DUO.

ADOLPHE, RÉMOND.

Allons ,
Garçons ,
Un déjeuner splendide .
Que la gaité préside
Au repas que nous lui donnons .
Qu'il vante un jour ses deux amphytrions .

RÉMOND, à Adolphe.

Tu vas partir : pour toi quel avantage !
A frais communs vous voyagez tous deux .

ADOLPHE.

Je ne suis pas en fonds , c'est grand dommage .

RÉMOND.

Plains-toi du sort qui comble tous tes vœux !

ADOLPHE.

Mais à voyager il en coûte ,
Et s'il me faut payer en route...

RÉMOND.

Cela ne te regarde pas ,
Mon cher ami , vous compterez là bas..

Que rien ne t'inquiète
Dans un pareil moment ,
Monsieur Delavillette
Est un homme charmant !
Je me le représente ,
En lisant son billet ,
La figure riante ,
L'air toujours satisfait :
Le voilà trait pour trait ,
Je ferais son portrait .

ADOLPHE.

En Italie , un sort prospère
M'attend peut-être en arrivant .

RÉMOND.

Avec un peu d'argent comptant ,
Tu m'y retrouveras , j'espère ;
Nous partagerons , mon ami ,
Un artiste n'a rien à lui .

Mais je te le répète :
Que rien ne t'inquiète ,
Dans un pareil moment .

ADOLPHE.

Non, rien ne m'inquiète
 Dans un pareil moment.

ENSEMBLE.

Monsieur Delavillette
 Est un homme charmant.

RÉMOND.

Je me le représente
 En lisant mon billet,
 La figure riante,
 L'air toujours satisfait :
 Le voilà trait pour trait,
 Je ferais son portrait.

ADOLPHE.

Il se le représente,
 En lisant son billet,
 La figure riante,
 L'air toujours satisfait :
 Le voilà trait pour trait,
 Il ferait son portrait.

LE GARÇON DE L'HÔTEL, *entrant*.

M. Delavillette demande à parler à M. Adolphe.

ADOLPHE.

Faites entrer.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DELAVILLETTE.

DELAVILLETTE

Je suis chez M. Adolphe Reynel ?

ADOLPHE.

Oui, monsieur; c'est moi-même.

DELAVILLETTE.

Certainement, c'est vous... je vous aurais reconnu entre mille ; les renseignemens étaient si exacts !.. Pour moi, je suis Delavillette, votre compagnon de voyage, et enchanté de faire votre connaissance... Pour en finir avec les complimens d'usage, je vous dirai que je me félicite d'avoir si bien rencontré, attendu que je suis si pressé de partir, que j'aurais pris le premier venu.

ADOLPHE.

C'est absolument comme moi, je n'avais pas le temps de choisir ; aussi, ai-je remercié mon ami, car c'est à lui que je le dois...

RÉMOND.

C'est-à-dire, à mon journal.

DELAVILLETTE.

Sans doute ! Ils sont utiles, ces pauvres journaux dont

on médit... on peut, par hasard, y rencontrer de bonnes choses... un ami, par exemple, et je me sens disposé à devenir le vôtre, si toutefois cela vous convient... je ne gêne les inclinations de personne. (*A Rémond.*) Monsieur est du voyage?

RÉMOND.

Non, je n'ai pas ce bonheur. Cependant je vais à Rome comme vous, mais je ne partirai pas avant deux jours.

ADOLPHE.

Vous voyez en lui le grand prix de peinture de cette année.

DELAVILLETTE.

M. Rémond!.. oh! mais, je suis doublement heureux... me trouver le matin entre deux célébrités! moi qui estime tant votre art... C'est à la peinture que je dois ma fortune...

RÉMOND.

Monsieur est peintre?

DELAVILLETTE.

Non, je n'ai jamais pu le devenir, et cependant j'avais tout ce qu'il fallait pour cela... en magasin, s'entend... C'est moi qui ai fourni de toiles, de pinceaux, de palettes et de couleurs les Prud'hon, les Girodet! vous voyez qu'il n'aurait tenu qu'à moi d'employer ma marchandise; je pouvais augmenter le nombre des peintres médiocres... la concurrence m'a effrayé; j'ai préféré vendre mes couleurs, elles m'ont rapporté cinquante bonnes mille livres de rente... Pour choisir entre un capital de plus et un ridicule de moins, il ne faut que savoir l'arithmétique...

ADOLPHE.

Il est bien convenu que nous partirons...

DELAVILLETTE.

Aussitôt que vous le voudrez... vous connaissez mon nom, ma fortune; quant à mon caractère, le voilà... Je mets chacun à son aise pour n'être gêné avec personne... Il est difficile de ne pas s'entendre avec moi; je cause assez agréablement sur divers sujets: tant que la conversation vous plaira, nous parlerons... si elle vous fatigue, je vous permets de me le dire; je vous laisserai méditer ou dormir, à votre choix. Enfin, vous ne trouverez pas en moi un discoureur ennuyeux, mais bien un de ces livres que l'on consulte pour

se distraire et que l'on ferme quand on le veut, sans qu'ils aient le droit de se plaindre.

RÉMOND.

Il est impossible d'être plus accommodant, nous ne pouvons pas mieux rencontrer.

DELAVILLETTE.

Sans me flatter, je crois que vous avez la main heureuse.

AIR.

Mon humeur joviale
 Est égale,
 Je me trouve partout
 A mon goût.
 Roman et politique,
 Ou musique,
 Pour parler de tout ça,
 Je suis là.
 Aussi pour mon mérite,
 On me cite;
 Je surpasse au billard,
 Nos Spolard;
 D'être acteur je me pique,
 Et comique:
 Les proverbes surtout
 Sont assez de mon goût.
 Des jeux et du théâtre,
 Idolâtre,
 Partout j'ai dû saisir
 Le plaisir.
 Si vous trouvez aimable
 Ou passable,
 Ce caractère-là...
 Le voilà.
 Sans parler à mon avantage,
 Je vous assure avec raison,
 Que l'on ne pourrait en voyage
 Trouver un meilleur compagnon.
 Non, non, non.
 Mon humeur joviale, etc.

(On apporte la table.)

RÉMOND.

Allons, à table, à table! (Ils prennent chacun un siège;)

M. Delavillette hésite comme pour savoir où se placer.) Entre nous deux, M. Delavillette, à la place d'honneur.

DELAVILLETTE.

Je ne vous demanderai pas ce que vous allez faire à Rome... Je n'ai pas de droits à votre confiance ; je ne vous ai pas encore donné la mienne. Cependant, je peux vous dire que je vais dans ce pays-là pour terminer une affaire qui exige impérieusement ma présence ; ensuite, j'irai à Naples. Depuis que j'ai entendu chanter Mazaniello, j'ai envie de connaître la patrie de ce gaillard-là... et puis je veux visiter le Vésuve, que je n'ai encore vu qu'à l'Opéra.

RÉMOND.

Vous ne le reconnaîtrez pas, j'en suis sûr... A la santé de M. Delavillette!

(Il lève son verre.)

DELAVILLETTE, *de même.*

A la vôtre, messieurs. *(A Adolphe.)* Ah ! ça, vous avez votre passeport, sans doute ?

ADOLPHE.

Non, mais j'irai le chercher après le déjeuner.

DELAVILLETTE.

Pourquoi donc vous déranger ? Est-ce que je n'ai pas besoin du mien ? Heureusement je connais un chef de bureau du ministère, qui va m'expédier promptement ; je prendrai les deux passeports à la fois.

ADOLPHE.

Alors, je vous donnerai celui qui m'a servi l'année dernière pour aller à Dieppe... Le nom, le signalement, tout y est.

RÉMOND.

Toi, Adolphe, tu passeras à la poste pour retenir les chevaux.

DELAVILLETTE.

A quoi bon ? La poste est sur mon chemin : en revenant, je les amènerai ici... on les attelera à votre chaise...

ADOLPHE.

Ma chaise, dites-vous ?

DELAVILLETTE.

Eh bien ! mais, est-ce que ce n'est pas convenu, n'avez-vous pas une chaise de poste ?

ADOLPHE.

Du tout, c'est vous qui l'annoncez dans votre article de journal... N'est-ce pas, Rémond?

RÉMOND.

Dame ! je crois avoir bien lu.

DELAVILLETTE.

Et moi, je crois avoir bien rédigé mon annonce, à moins cependant qu'il ne se soit glissé quelque faute de français ; c'est possible, elles se fourrent partout, jusque dans les journaux qui pensent le mieux.

ADOLPHE.

Il faudrait nous entendre cependant.

(Delavillette tire le journal de sa poche. Ils se lèvent tous les trois.)

DELAVILLETTE.

Voici l'article ; c'est clair !.. etc., etc.... « Désire voyager à frais communs dans une bonne chaise de poste, bien suspendue. » Je crois que vous avez raison ; quand je dis : c'est clair ! on peut se méprendre sur le sens. Diable !.. je ne vois pas le moyen d'arranger cette affaire-là !

RÉMOND.

Mais rien de plus facile. Le propriétaire de cet hôtel a trois ou quatre chaises de poste sous ses remises.

DELAVILLETTE.

Eh bien ! vous allez en arrêter une ; pendant ce temps, je cours au ministère, à la poste.

ADOLPHE.

Il y aura des avances à faire.

DELAVILLETTE.

Des avances... Je les ferai ; nous voyageons à frais communs.

RÉMOND.

Et cela veut dire qu'il y en a toujours un qui tient la bourse... Il vaut mieux que ce soit M. Delavillette que toi ; il a plus d'expérience...

DELAVILLETTE.

Parbleu ! les jeunes gens paient tout plus cher, et puis, quand on n'a pas l'habitude des grandes routes, on est toujours la dupe de quelqu'un... Je connais cela... je suis sûr que, sans moi, vous seriez très-embarrassé.

ADOLPHE.

Ma foi, je ne vous le dissimule pas.

DELAVILLETTE.

Dépêchez-vous de traiter avec votre propriétaire... Je vais lui parler en descendant. (*A part, en sortant.*) Je crois que je ne pouvais pas mieux rencontrer, c'est un jeune homme charmant!

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

ADOLPHE, RÉMOND.

ADOLPHE.

Une chose me contrarie maintenant : comment m'acquitterai-je en arrivant là-bas ?

RÉMOND.

J'aurai de bonnes lettres de change, que mon père doit me faire passer : nous partagerons en artistes.

ADOLPHE, *lui serrant la main.*

Ce qui m'embarrasse encore, c'est la chaise de poste : comment décider, M. César à m'en céder une ?

RÉMOND.

Ton propriétaire s'appelle César!.. Voilà comme on prodigue les noms historiques !

ADOLPHE.

Tu ne peux pas me faire d'avances ?

RÉMOND.

Si je l'avais pu, il y a long temps que mon argent courrait avec toi sur la route de Rome. Tu n'as pas oublié le temps où nous vivions en commun ; tu puisais quelquefois dans ma bourse : ta dernière conquête en savait quelque chose.

ADOLPHE.

De qui veux-tu parler ?

RÉMOND.

De cette jeune Hébé qui nous faisait verser l'ambrosie dans le restaurant de la rue Mazarine.

ADOLPHE.

Adèle... tais-toi, mauvais sujet. C'est une des folies de ma

jeunesse; mais j'entends monter... justement, c'est le propriétaire.

RÉMOND.

Je vais faire connaissance avec lui.

SCÈNE VI.

ADOLPHE, RÉMOND, CÉSAR.

CÉSAR; *il porte un petit tableau sous le bras.*

Bonjour, M. Adolphe! Que vient-on de m'apprendre? vous quittez mon hôtel? vous partez pour l'Italie?... cette résolution, sans m'en prévenir... cela m'inquiète...

RÉMOND, *vivement.*

Pour votre loyer?

CÉSAR.

Fi donc! monsieur me l'a toujours payé avec exactitude. Mais perdre un artiste, un locataire si aimable!

(Il pose son tableau sur une chaise.)

ADOLPHE.

Je gagerais, M. César, que vous venez de faire une nouvelle emplette?

CÉSAR.

Pour augmenter mon petit musée, que tout le monde admire dans mon salon les jours où je reçois; je viens d'acheter ce tableau, dont j'avais envie depuis long-temps.

RÉMOND; *le regardant.*

Eugène Lamv!.. j'en connais l'auteur.

ADOLPHE.

C'est un Bivouac... vous êtes toujours amateur de sujets militaires?

CÉSAR.

Ce n'est pas parce que je me nomme César, mais vrai, je les aime beaucoup, j'avais une vocation décidée pour le métier des armes... Il y a vingt-cinq ans, le gouvernement de ce temps-là le savait bien; car il m'a redemandé jusqu'à trois fois, bien que j'eusse déjà fourni deux remplaçans.

RÉMOND.

Si M. César voulait venir visiter mon atelier, je lui ferais voir quelques esquisses qui pourraient lui convenir.

CÉSAR.

Monsieur est artiste?

ADOLPHE.

Grand prix de peinture de cette année , rien que cela.

RÉMOND.

J'ai retracé sur la toile les faits les plus brillans de notre ancienne armée.

CÉSAR.

Cela doit être superbe!.. (*A Adolphe.*) Ah ! ça , on m'a parlé d'une chaise de poste que vous désiriez pour partir : vous savez que j'en ai toujours.

ADOLPHE.

Oui , il m'en faut une bien commode.

CÉSAR.

Celle que je veux vous offrir a déjà fait le voyage d'Italie avec un marchand de tableaux qui m'a , je crois , payé en marchandises.

RÉMOND , *à part.*

Oh ! quelle idée!.. Si je pouvais... Pourquoi pas ?

ADOLPHE.

Je suis désolé de ne pouvoir vous faire la même proposition ; mais en prenant des arrangemens avec vous , j'espère bien que...

CÉSAR.

M. Adolphe , j'en suis fâché , mais il me faut du comptant.

RÉMOND.

Eh ! bien , M. César , c'est presque du comptant que nous avons à vous offrir. Que la chaise de poste sorte à l'instant de dessous la remise , et je mets à votre disposition les ouvrages dont je viens de parler , et qui compléteront votre musée d'amateur.

ADOLPHE.

Y penses-tu , Rémond ?

RÉMOND.

Oui , certainement ; je brigue l'honneur de voir mon nom figurer dans la collection d'un tel protecteur des beaux-arts.

ADOLPHE , *bas à César.*

Songez qu'il peut devenir célèbre... Un grand prix !

CÉSAR.

Messieurs...

RÉMOND ; *vivement.*

Vous acceptez ?

CÉSAR.

Je n'ai pas dit cela.

TRIO.

ADOLPHE ET RÉMOND.

Comment, un tableau de bataille
 Ne séduirait plus votre cœur ?
 Quand au milieu de la mitraille
 On a su peindre le vainqueur !

CÉSAR.

J'avouerais que cela m'enchanté !
 C'est ma passion dominante !
 Pourtant, sans me croire exigeant,
 Je préfère ici de l'argent.

ADOLPHE.

De l'argent !
 De l'argent !

CÉSAR.

Oui, messieurs, de l'argent...

ADOLPHE ET RÉMOND.

Est-on plus exigeant ?
 Il préfère de l'argent.

CÉSAR.

Ce n'est pas, messieurs, que j'y tiens,
 Mais vous me tenteriez en vain.

RÉMOND.

Je vous offre l'entrée à Vienne !
 Aimez-vous mieux les Français à Berlin ?

ADOLPHE.

Quel beau coup-d'œil ! les Français à Berlin !

CÉSAR.

Non, non, non.

ADOLPHE ET RÉMOND.

Comment, un tableau de bataille
 Ne séduirait plus votre cœur ?
 Quand au milieu de la mitraille
 On a su peindre le vainqueur !

CÉSAR, *à part*.

Avec un tableau de bataille,
 Ils voudraient séduire mon cœur ;
 Mais les boulets et la mitraille
 N'ont plus pour moi tant de valeur.

(Aux jeunes gens.)

N'insistez pas, je vous en prie.

ADOLPHE, *à part*.

Le cher homme s'attendrira.

ENSEMBLE.

RÉMOND.

J'ai la campagne de Russie,
Les Français à la Moscowa.

CÉSAR.

A la Moscowa!

ADOLPHE ET RÉMOND.

A la Moscowa!

Cela résonne mieux déjà.

CÉSAR.

Oui, mais l'argent est plus sonore.

RÉMOND.

Si vous nous en parlez encore,
Pour vous sur la toile demain,
Je ferai sauter le Kremlin!...

(*Mouvement de César.*)

Puis je peindrai, sans craindre une méprise,
Les ennemis dans le fond du tableau,
Fuyant devant la redingote grise!

ADOLPHE.

La redingote grise!

RÉMOND.

Et le petit chapeau!

ADOLPHE.

Et le petit chapeau.

CÉSAR.

Et le petit chapeau!

Quoi, le petit chapeau!

Bravo! bravo! bravo! bravo!

Pour le petit chapeau.

ADOLPHE ET RÉMOND.

Oui, le petit chapeau!

CÉSAR, *enthousiasme.*

Quoi, le petit chapeau!

Bravo! bravo! bravo...

(*Après une pause.*)

J'accorde tout pour le petit chapeau!

ADOLPHE ET RÉMOND.

Je vois qu'un tableau de bataille
Séduira toujours votre cœur,
Quand au milieu de la mitraille
On saura peindre le vainqueur.

ENSEMBLE.

CÉSAR.

Messieurs, un tableau de bataille
Doit toujours séduire mon cœur,
Quand au milieu de la mitraille
On a su peindre le vainqueur.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DELAVILLETTE.

DELAVILLETTE.

Me voilà de retour... Où en sommes-nous ?

RÉMOND.

Je vous attends demain de bonne heure, M. César.

CÉSAR.

La chaise de poste est à vous.

DELAVILLETTE.

Je vois que vous êtes prompt en affaires, c'est comme moi. (*A Adolphe.*) Vos paquets sont prêts, j'espère ?

ADOLPHE.

Ils le seront dans un instant.

DELAVILLETTE.

On apporte les miens. Dépêchez-vous, les chevaux de poste sont en bas. (*A César.*) Voulez-vous dire qu'on attèle ?

CÉSAR.

J'y vais, monsieur.

ADOLPHE, à *Delavillette.*

Excusez, si je vous laisse un instant avec mon ami.

DELAVILLETTE.

Allez donc, nous avons le temps d'être ensemble.

(César sort par le fond et Adolphe par la gauche.)

SCÈNE VIII.

DELAVILLETTE, RÉMOND.

RÉMOND.

J'espère que ça marche ! Dans une demi-heure, vous aurez quitté Paris.

DELAVILLETTE.

Je ne regrette plus qu'une chose, c'est que nous ne voyagions pas avec vous.

RÉMOND.

Je ne me mets en route que demain ; mais nous nous reverrons à Rome.

DELAVILLETTE.

Vous serez bien forcé de m'y revoir. Un premier prix n'a-

t-il pas des rapports journaliers avec le directeur de l'Académie?

RÉMOND.

Vous connaissiez M. Duplessis ?

DELAVILLETTE.

Si je le connais !.. mais c'est un ami de trente ans, un camarade de collège... Et ce que je puis vous dire maintenant sans indiscretion, c'est que je vais à Rome pour épouser sa fille.

RÉMOND, *stupéfait*.

Vous..... vous allez épouser mademoiselle Duplessis. (*A part.*) Ah ! mon Dieu ! ce serait lui !

DELAVILLETTE.

Oui, c'est une affaire convenue, malgré la disproportion d'âge... J'ai de la fortune, ma femme sera mon héritière... Vous me croirez si vous voulez, mais je sens que je puis rendre encore une femme heureuse... Eh bien ! qu'est-ce qui vous prend donc ?

RÉMOND.

Rien. Mais... c'est que... (*A part.*) Quelle rencontre !

DELAVILLETTE.

Expliquez-vous ?..

RÉMOND, *à part*.

Comment se retirer de là !.. (*Haut.*) Voilà ce que c'est... Vous avez vu mon étonnement quand vous avez prononcé le nom de Duplessis?..

DELAVILLETTE.

Après ?

RÉMOND, *à part*.

Il n'y a pas à reculer. (*Haut.*) Je craignais que mon ami ne vous eût entendu... cela aurait été bien pis que ma surprise... s'il se fût trouvé là... au moment où vous nommiez... son plus cruel ennemi.

DELAVILLETTE.

Qui ?.. Duplessis !.. Allons donc ! le meilleur homme de la terre...

RÉMOND.

Qu'Adolphe ait tort ou raison de lui en vouloir pour un passe-droit... une injustice... c'est ce que ni vous, ni moi

ne pouvons juger.... Mais ce que je puis vous assurer.....
(A part.) Je ne sais pas trop ce que je vais lui dire... *(Haut.)*
 Vous m'écoutez bien, n'est-ce pas?..

DELANILLETTE.

Certainement... Je cherche même à vous comprendre, ce qui est autrement difficile.

RÉMOND.

Je ne comprends pas moi-même l'aversion de mon ami pour votre futur beau-père; ce que je sais seulement, c'est que, lorsqu'il m'arrive de parler de M. Duplessis devant lui, et de faire l'éloge d'un artiste aussi distingué...

DELAVILLETTE.

Touchez-là, jeune homme, vous me faites plaisir de parler ainsi d'un homme que j'ai l'habitude d'estimer depuis si long-temps.

RÉMOND.

Quand j'en parle, dis-je, alors ce sont des scènes affreuses... Je me suis vingt fois brouillé avec Adolphe à ce sujet...

DELAVILLETTE.

C'est donc une monomanie de la part de votre ami?

RÉMOND.

Oui, c'est inexplicable, mais c'est comme cela... Il est homme à vous laisser à moitié chemin, s'il vous arrive seulement de prononcer un nom qu'il ne peut plus entendre de sang-froid.

DELAVILLETTE.

Vous faites bien de me prévenir... Je vous l'ai dit, je ne gêne les inclinations de personne; mais je ne veux pas que l'on s'avise de contrarier les miennes. Aussi, ne sera-t-il pas question de Duplessis entre nous.

RÉMOND.

Je vous en prie.

DELAVILLETTE.

Je vous le promets... Mais il n'en finit pas... Je vais descendre un moment pour surveiller mes malles. *(A part, en sortant.)* Je ne souffre pas que l'on se querelle; et une fois arrivés là-bas, s'ils ne signent pas la paix, je leur déclare la guerre.

SCÈNE IX.

RÉMOND, *seul.*

(*Riant.*) Ah! ah! ah!.. Eh bien! j'ai fait là une belle découverte! Aller chercher un compagnon de voyage à Adolphe, et rencontrer... justement... Si j'allais lui avouer cela, je lui rendrais un mauvais service, il ne voudrait plus partir, ou il irait à pied, M. Delavillette prendrait la diligence, et, en dépit de leur réputation, les messageries arriveraient toujours avant le piéton... Voilà ce qu'il faut éviter... au moins, en les laissant monter dans la même voiture, je suis bien sûr que l'un ne sera pas à Rome plus tôt l'autre... Qu'ils arrivent ensemble,.. qu'ensemble, ils se présentent chez le père d'Octavie, la jeune personne saura bien choisir... et c'est tout pour Adolphe, surtout s'il est aussi adroit qu'il me paraît être amoureux... Ma ruse a réussi du côté de M. Delavillette. Tâchons d'être aussi heureux de l'autre côté.

SCÈNE X.

ADOLPHE, RÉMOND.

ADOLPHE.

Mon cher compagnon de voyage! Eh bien! il n'est plus ici?

RÉMOND.

Il est allé hâter les préparatifs du départ, ou du moins, il a pris ce prétexte-là... Je venais de l'affliger si vivement!

ADOLPHE.

Et comment cela?

RÉMOND.

Bien innocemment, je t'assure. En lui demandant s'il connaissait quelque Français à Rome, je m'avisai de lui parler de M. Duplessis. A ce nom, son visage change de couleur et il me dit avec cette bonhomie qui le caractérise : « Mon cher
« monsieur, j'ai eu dans ma vie un tort grave envers un
« homme qui fut mon camarade de collège : c'était Duplessis; je me livrai à un accès de colère, et j'eus, plus tard,
« l'orgueil de ne pas avouer mon tort; depuis ce temps, je
« n'ai eu qu'une pensée... C'était de me le faire pardonner;
« mais tant que notre réconciliation n'aura pas eu lieu, me

« parler de M. Duplessis serait vouloir me faire rougir. Aussi,
 « priez M. Adolphe de ne jamais prononcer son nom de-
 « vant moi; sans cela, je me verrais forcé de le quitter en
 chemin.

ADOLPHE.

Ce cher M. Delavillette ! Cette recommandation a quelque chose de pénible, de touchant. Qu'il soit sans crainte, je ne tairai, j'ai trop grand besoin d'arriver promptement à Rome... Mais tôt ou tard, je veux les amener à se tendre la main.

RÉMOND, *souriant.*

A la bonne heure !

SCÈNE XI.

ADOLPHE, RÉMOND, DELAVILLETTE, *ensuite* CÉSAR.

FINAL.

DELAVILLETTE, *entrant.*

Tout est prêt, nous allons partir.

ADOLPHE.

C'est mon plus cher désir.

DELAVILLETTE, *à deux domestiques.*

Que l'on emporte cette malle.

ADOLPHE, *à Rémond.*

Mon cher ami, ma joie est sans égale :

Je la verrai, ce n'est point une erreur,

Je te devrai tout mon honneur !

CÉSAR *entrant, à Adolphe.*

Votre départ a surpris tout le monde,

Dans le quartier on en parle à la ronde,

Veillez, monsieur Reynel,

Recevoir les adieux des gens de mon hôtel.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, HOMMES, FEMMES *de l'hôtel.*

CHOEUR.

Vous partez, bon voyage !

Faites un bon voyage ;

Un artiste en tous lieux

Signale son passage

En faisant des heureux.

RÉMOND, *à Adolphe.*

Nos camarades sont en route,
Tu vas les rencontrer, sans doute :
Quand on voyage en voiturin,
On ne va pas vite en chemin.

ADOLPHE.

Je dois les rencontrer en route ;
J'espère bien là bas nous voir tous réunis.

DELAVILLETTE, *avec intention.*

Nous y retrouverons même nos ennemis.

ADOLPHE, RÉMOND, *à part.*

Nos ennemis !...

DELAVILLETTE.

Nos ennemis !...

ADOLPHE, *bas à Rémond.*

Il veut parler de monsieur Duplessis.

RÉMOND, *à Adolphe.*

Silence !

DELAVILLETTE.

Je sais toujours quand on m'offense,
Ne pas pardonner à demi.

RÉMOND, *bas à Delavillette.*

Silence !...

ADOLPHE ET DELAVILLETTE.

Mon cœur méconnaît la vengeance.

RÉMOND, *à part.*

Ils ne sortiront pas d'ici.

DELAVILLETTE, *à Rémond.*

Duplessis est un honnête homme.

Il reverra notre étourdi.

ADOLPHE, *à Rémond.*

J'espère en arrivant à Rome

Qu'il reverra son vieil ami.

RÉMOND, *à part.*

Ils ne sortiront pas d'ici.

ANDANTE.

ADOLPHE.

Salut ! salut, belle Italie !

Fier débris des Césars,

Salut ! salut, noble patrie !

Et de la gloire et des beaux-arts :

Je vais admirer tes remparts.

LE GRAND PRIX.

CHOEUR.

Ils vont voir l'Italie,
Ils vont voir la patrie
Et de la gloire et des beaux-arts.

(Coups de fouet en dehors.)

CÉSAR.

Messieurs, entendez le signal,
Le postillon monte à cheval.

RÉMOND.

Il faut partir et voilà le signal.

CHOEUR.

Vous partez, bon voyage!
Faites un bon voyage!
Un artiste en tous lieux
Signale son passage
En faisant des heureux.

CÉSAR.

Messieurs, sans tarder davantage,
Partez, partez, quittez ces lieux;
Puissez-vous faire un bon voyage!
Veuillez recevoir mes adieux.

ADOLPHE ET DELAVILLETTE.

ENSEMBLE.

Allons, sans tarder davantage,
Partons, partons, quittons ces lieux:
Nous allons faire un bon voyage;
Aujourd'hui tout comble nos vœux.

RÉMOND.

Allons, sans tarder davantage,
Partez, partez, quittez ces lieux,
Vous allez faire un bon voyage;
Aujourd'hui tout comble vos vœux.

(Adolphe embrasse Rémond et donne la main à César,
Delavillette salue tout le monde.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un jardin fermé par une haie vive ; à droite, une jolie auberge bâtie à l'italienne, avec une madone sur un des piliers ; au fond, une chaîne de montagnes.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRANDVAL, RICHARD, HUBERT. *(sortant de l'auberge).*
 PIÉTRO, PAZZI, HÉLÈNE, PARENS ET AMIS des deux sexes, debout le verre en main, boivent sous une tonnelle ;
 ensuite MADAME PAZZI.

INTRODUCTION.

CHOEUR DE BUVEURS.

Amis, buvons gaiment,
 Buvons sous la tonnelle ;
 Que la joie étincelle !
 Le vin est pétillant !...
 Enfants de l'Italie,
 Pour bien passer la vie,
 Aux jeux, à la folie,
 Donnons chaque moment,
 Buvons gaiment.

MADAME PAZZI, *sortant de l'hôtellerie.*

COUPLETS.

A Paris, quand j'étais fillette,
 Je m'ennuyais dans ma retraite ;
 Je voulais, espiègle et coquette,
 Quitter Paris,
 Voir du pays,
 Puis je vins ici,
 J'épousai Pazzi ;
 Mais souvent tout bas je regrette
 Mes anciens amis.
 Galans et polis,
 Alors je soupire et me dis :
 « Au sein de la belle Italie,
 « S'il faut que je passe ma vie,

LE GRAND PRIX.

« Pour me croire dans ma patrie ,
 « Que j'y trouve au moins des amis. »

DEUXIÈME COUPLET.

Bien souvent sans expérience,
 On prétend que ce n'est qu'en France
 Que la femme a de la puissance :

Je règne ici

Sur mon mari ;

Mon sort serait doux

S'il était jaloux ;

Car on dit que la défiance ,

De tout plaisir pris

Peut doubler le prix.

Je sais qu'en dépit des maris ,

Ici, comme dans ma patrie ,

Prudemment quand on se marie ,

Et qu'on est adroite et jolie ,

On trouve toujours des amis.

(Aux buveurs.)

Vous que la joie a réunis

Et qu'ici le plaisir appelle ,

Pour le baptême de mon fils ,

Amis, dansez la saltarelle ,

Dont les accords sont si jolis.

(La saltarelle commence par deux danseurs auxquels se joignent deux autres , puis encore deux , et petit à petit le mouvement se communique aux buveurs qui accompagnent en chantant.)

Dansez , dansez gaiment ,

Dansez la saltarelle ;

Dansez gaiment ;

Le plaisir règne , ah ! c'est charmant !

Chacun est transporté ,

Le bruit des pas se mêle au choc du verre ,

Le vin en liberté

Fait voler la mousse légère.

Dansez , dansez gaiment , etc.

HÉLÈNE.

Et le parrain , où est-il donc ?

MADAME PAZZI.

C'est vrai , le parrain n'est - pas là ; c'est votre faute ,
 M. Pazzi , vous auriez dû l'avertir que le baptême était pour
 onze heures.

GRANDVAL.

Madame Pazzi, je crois que le parrain est allé faire des études au pied du Mont-Cenis.

MADAME PAZZI.

Alors il est inutile de l'attendre; je suis pressée de voir baptiser mon fils: il y a dix mois que je soupire après le passage des grands prix à Suze, pour lui donner un parrain.... Puisque la musique est en retard, et que l'architecture s'amuse au dehors, eh bien! que ce soit la peinture, la sculpture ou la gravure qui le tienne sur les fonts de baptême, ça m'est parfaitement égal.... (*Aux trois artistes.*) Voyons, Messieurs, qui de vous trois va payer à madame Pazzi, maîtresse d'auberge à Suze, la dette que les beaux-arts ont contractée envers moi, quand je n'étais encore que mademoiselle Adèle Dubourg, et que je vous servais le modeste dîner à vingt-deux sous dans votre restaurant de la rue Mazarine.

LES TROIS ARTISTES.

Moi! moi! moi!

MADAME PAZZI.

Je me rappelle que c'était un jeune peintre, M. Adolphe, qui me disait souvent, à Paris, en me payant son dîner: Je serai le parrain de votre premier... Comptez donc sur les artistes!

RICHARD.

Mes amis, nous pouvons abdiquer, voilà Étienne!

SCÈNE II.

LES MÊMES, ÉTIENNE.

MADAME PAZZI.

Ma foi, M. Étienne, j'allais disposer de votre place.... Vous manquez de parole à la marraine.

ÉTIENNE.

Oui, mais je reviens.

GRANDVAL.

Tant pis. Il est trop tard.

ÉTIENNE.

Je reviens pour vous annoncer que vous vous êtes trop pressés... Le premier en date arrive à l'instant même à Suze.

MADAME PAZZI.

Qui donc?

ÉTIENNE.

Parbleu! Adolphe Reynel... Il descend de chaise de poste à quatre pas de cette auberge.

MADAME PAZZI.

Est-il possible!

LES ARTISTES.

Adolphe ici!

ÉTIENNE.

Je viens de le rencontrer à mi-chemin de la côte... Il voyage avec un grand monsieur de bonne mine, qui m'a tendu la main de loin comme s'il me connaissait, en me disant : Je devine que vous êtes artiste! J'adore les artistes! Vivent les beaux arts!... et une bonne auberge quand on a faim! Tenez le voilà.

HÉLÈNE, à madame Pazzi.

Je vais donc encore changer de compère!

MADAME PAZZI.

Sois tranquille, celui-là est bien mieux que les autres.

(Ils vont tous au-devant d'Adolphe.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ADOLPHE.

CHOEUR DES ARTISTES.

Le sort favorise

Les enfans de Paris :

Nous voilà réunis !

Quelle aimable surprise !

Embrassons-nous, amis!

CHOEUR DES VILLAGEOIS.

Le sort favorise,

Les enfans de Paris :

Les voilà réunis,

Quelle aimable surprise !

Embrassez-vous, amis.

ADOLPHE, regardant madame Pazzi.

C'est Adèle !

Où, c'est elle ;

C'est son miroir jolt !

MADAME PAZZI.

Non, ce n'est plus Adèle,

C'est madame Pazzi ,
Et voilà mon mari.

ADOLPHE.

Quoi ! voilà votre mari !

LES ARTISTES.

Oui , c'est là son mari !

(*Pazzi et Adolphe se saluent.*)

CHOEUR.

Oui, le sort favorise

Les enfans de Paris :

Nous }
Les } voilà réunis !

Quelle aimable surprise ,

Embrassons-nous , }
Embrassez-vous , } amis.

ADOLPHE.

A l'amitié je suis toujours fidèle...

MADAME PAZZI , à son mari.

Monsieur Pazzi , c'est le parrain

Dont je vous parlais ce matin ;

Quand j'étais encor demoiselle ,

Chaque jour bien exactement ,

Il m'adressait un compliment.

(*Pazzi salue toujours.*)

ADOLPHE , remontant la scène et parlant.

Arrivez donc , M. Delavillette.

SCÈNE IV.

LES MÊMES , DELAVILLETTE.

CHOEUR.

Oui, le sort favorise

Les enfans de Paris :

Les }
Nous } voilà réunis !

Quelle aimable surprise ,

Embrassons-nous , }
Embrassez-vous , } amis.

ADOLPHE , à Delavillette.

Monsieur, voilà mes camarades... (*A ses amis.*) Je vous présente mon compagnon de voyage , excellent homme , un bon vivant comme nous.... mon ami enfin.

GRANDVAL, *donnant la main à Delavillette.*
Monsieur sera le nôtre.

HUBERT, ETIENNE ET RICHARD, *de même.*
Certainement, le nôtre à tous.

DELAVILLETTE.

De grand cœur... Oh ! mais, c'est charmant ! en descendant de voiture à deux cents lièues, je me trouve entouré d'amis que je ne connais pas.. Mon cher Adolphe, que je vous remercie d'avoir bien voulu faire route avec moi !

ADOLPHE.

C'est plutôt moi qui devrais vous remercier.

MADAME PAZZI.

Ah ! ça, vous savez ce que vous m'avez promis, voilà la marraine.

DELAVILLETTE.

Ah ! c'est le baptême annoncé et la jolie marraine.

ADOLPHE.

Si mademoiselle veut m'accepter...

HÉLÈNE, *faisant la révérence.*

Avec plaisir, monsieur.

ADOLPHE.

Je regrette seulement que nous ayons peu de temps à vous donner, à moins cependant que M. Delavillette ne se décide à s'arrêter ici.

DELAVILLETTE.

Comment dont ! il y a urgence... Vous êtes engagé avec madame, elle vous a attendu pour donner un nom à son premier enfant... par exemple, si nous repassons par ici l'année prochaine, et que nous en trouvions un second, j'espère que ce sera mon tour. Ah ! ça, il s'agit de faire grandement les choses... Les bouquets des amis, les dragées pour la maman, les gants pour la marraine... Trouve-t-on de tout ça ici ?

MADAME PAZZI.

Mais, messieurs, je ne veux pas...

ADOLPHE, *à madame Pazzi.*

Parce que monsieur paie, il ne faut pas que cela vous étonne, nous voyageons à frais communs.

DELAVILLETTE.

Oui , c'est monsieur qui régale et c'est moi qui paie.

GRANDVAL.

Il faut envoyer chercher tout ça.

ÉTIENNE , *frappant sur l'épaule du mari.*

Allons , M. Pazzi.

DELAVILLETTE.

C'est ça , en attendant , moi , je vais surveiller les apprêts de la petite fête ; venez tous avec moi.

(Il sort entouré des artistes ; Richard donne le bras à la marraine.)

SCÈNE V.

ADOLPHE , MADAME PAZZI.

MADAME PAZZI.

M. Adolphe , avant de partir pour le baptême , si vous avez besoin de quelque chose , vous pouvez commander.

ADOLPHE.

Toujours active , toujours le même zèle pour les artistes !

MADAME PAZZI.

Toujours ! aussi quand M. Pazzi est venu dans notre rue Mazarine me proposer de m'épouser , ce n'est pas à cause de lui que je l'ai pris , mais bien à cause de son auberge qui se trouve sur la route de Rome . . . Chaque fois qu'il passe un voiturin , je me retrouve en pays de connaissance , et quelquefois je m'oublie en écoutant vos camarades.

ADOLPHE.

Mais s'ils perdent aussi la mémoire ?

MADAME PAZZI.

Mon mari sait très-bien la leur faire retrouver en leur apportant la carte à payer.

DELAVILLETTE.

Je comprends , c'est le total qui détruit l'illusion.

ADOLPHE.

Je gagerais que vous pensez quelquefois encore à la capitale ?

MADAME PAZZI.

Vous croyez , M. Adolphe ?

LE GRAND PRIX.

ADOLPHE.
COUPLETS.

1^{er}.

Dans vos campagnes ,
Sur vos montagnes ,
Les plaisirs , je n'en doute pas ,
N'arrêteront jamais leurs pas .
Si vous vous rappelez encore
Le séjour des Jeux et des Ris !
Séjour charmant que l'on adore ,
Je veux vous parler de Paris !
Paris !

Vous devez regretter Paris !

ENSEMBLE.

C'est la patrie
De l'inconstance et de l'amour ;
Et la sagesse et la folie ,
Tour-à-tour,
Y tiennent leur cour.

MADAME PAZZI.

2^{m^e}.

Dans nos campagnes ,
Sur nos montagnes ,
Monsieur, ce n'est point une erreur,
Nous pouvons goûter le bonheur ;
Mais qu'un voyageur se présente ,
Qu'il me rappelle mon pays ,
En me disant l'âme contente :
Madame, je vais à Paris...
Paris !

Je sens que je pense à Paris.

ENSEMBLE.

C'est la patrie
De l'inconstance et de l'amour ;
Et la sagesse et la folie ,
Tour-à-tour,
Y tiennent leur cour.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, DELAVILLETTE, *sortant de l'auberge.*

DELAVILLETTE.

Comment, madame Pazzi, vous restez la quand tous vos invités vous désirent, vous appellent?..

MADAME PAZZI.

Je vais rentrer; songez, M. Adolphe, que nous partirons bientôt pour le baptême.

(*Elle rentre chez elle.*)

ADOLPHE.

Vous voyez, M. Delavillette, que nous voilà encore arrêtés en route.

DELAVILLETTE.

Après le baptême, nous continuerons notre charmant voyage.

ADOLPHE.

Charmant!... c'est le mot.

DELAVILLETTE.

Nous marchons de fête en fête. En passant à Lyon, nous descendons au milieu d'une noce... Vous connaissiez le marié, on nous invite au repas, vous me faites placer auprès de la jeune femme; on nous accable de compliments, de couplets de circonstance, et tout cela pour vingt francs par tête... L'attendrissement du papa valait seul ce prix-là!

ADOLPHE.

Et quel banquet!... hein?

DELAVILLETTE.

Nous ne pouvions pas nous dispenser de rendre aux époux le dîner qu'on nous avait si galamment offert... par exemple, celui-là, nous ne l'avons pas fait payer aux convives... Mais ils l'ont accepté de si bonne grâce!... Et puis, la sœur de la mariée m'avait marché sur le pied, et j'étais bien aise d'éclaircir cette affaire-là.

ADOLPHE.

Ah! M. Delavillette, vous ne m'avez pas parlé de cette aventure!

DELAVILLETTE.

Je voulais être bien sûr avant que c'était une méprise... je m'en doutais : nous nous sommes expliqués là-dessus, et j'ai vu tout de suite qu'elle avait pris mon genou pour le vôtre.

ADOLPHE.

Allons, vous vous êtes trompé!

DELAVILLETTE.

C'est un avertissement que je vous donne. Si vous repassez par Lyon, ça pourra vous servir.

ADOLPHE,

En vérité, du train dont nous y allons, notre voyage nous coûtera cher; mais, c'est à frais communs, nous partageons le plaisir et la dépense, et pour mettre de la régularité dans notre conduite, vous vous êtes chargé de faire toutes les avances.

DELAVILLETTE.

C'est le moyen de ne pas embrouiller nos comptes : n'allez pas vous aviser de payer de votre côté, nous ne nous y reconnâtrions plus.

ADOLPHE.

Soyez bien tranquille!

DELAVILLETTE.

Mais ce garçon tarde beaucoup.... Je croyais trouver une lettre poste restante dans une des villes que nous venons de traverser.

ADOLPHE.

Ah! pour cette grande affaire qui vous touche de si près, et que je ne dois connaître qu'à notre arrivée à Rome?

DELAVILLETTE.

Je n'aurai plus alors de secret pour vous. C'est encore une fête que je vous prépare.

ADOLPHE.

Quelle belle route nous avons encore à parcourir! Nous voilà de l'autre côté du Mont-Cénis, nous avons quitté l'hiver, nous descendons du côté du printemps.

DELAVILLETTE.

Mais votre ami Rémond qui devait partir de Paris deux jours après nous, savez-vous qu'il ne doit pas tarder à nous rejoindre?

ADOLPHE.

Je rirais bien s'il arrivait à Rome avant nous!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PIÉTRO.

PIÉTRO.

Vous avez besoin de moi?... Je suis le garçon de la bourgeoise.

DELAVILLETTE.

Il y a un bureau de poste ici?

PIÉTRO.

Oui, monsieur.

DELAVILLETTE.

Eh bien, vas voir si tu n'y trouveras pas une lettre de Rome, à mon nom : M. Delavillette, ancien négociant.

PIÉTRO.

J'y cours.

ADOLPHE.

Je crois que voilà le cortège du baptême qui va se mettre en marche.

SCÈNE VIII.

DELAVILLETTE, ADOLPHE, MADAME PAZZI, PAZZI,
LES QUATRE ARTISTES, LA MARRAINE, UNE NOURRICE, PARENTS ET AMIS.

CHOEUR.

Partons pour le baptême,
Au ciel adressons tous des vœux ;
De cet enfant que chacun aime,
Le sort doit être heureux.

Allons, que l'on s'apprête,
Amis, songeons qu'en ce séjour,
La plus joyeuse fête
Nous attend au retour.

ADOLPHE.

Ce baptême-là m'intéresse,
Pourquoi faut-il avant ce soir
Que nous nous disions au revoir !

MADAME PAZZI.

Messieurs, rien ne vous presse ;
Restez encore ; après-demain ,
Vous partirez avec le voiturin.

HÉLÈNE, à Adolphe.

Vous me feriez bien de la peine
Si vous partiez avant demain.

DELAVILLETTE, à part.

Il va céder, j'en suis certain,
Combien les yeux d'une marraine

LE GRAND PRIX.

Ont de pouvoir sur un parrain !
 (*Haut.*) Ne nous quittons qu'après-demain...

CHOEUR.

Partons, partons pour le baptême,
 Au ciel adressons tous des vœux ;
 De cet enfant que chacun aime
 Le sort doit être heureux.

UN MOINE, *sortant de l'auberge.*

Mes enfans, que Dieu vous pardonne !
 Quoi ! vous oubliez la madone ?
 (*Il montre la madone qui est au-dessus de la porte.*)

MADAME PAZZI.

Non, mon père, avant de partir
 C'est un vœu qu'on doit accomplir.

CHOEUR.

L'enfant que Dieu nous envoie en partage,
 A la madone il faut en faire hommage ;
 Nous le vouons toujours à son image,
 C'est un usage,
 Nous devons accomplir.

MADAME PAZZI, *s'agenouillant.*

Sainte madone,
 Je vous le donne,
 Ce fils chéri,
 Veillez sur lui !
 Divins anges !
 Et saints archanges,
 Divins anges,
 Veillez sur lui !
 Sainte madone,
 Vierge si bonne,
 Dès aujourd'hui
 Veillez sur lui !

CHOEUR *à genoux.*

Reçois ici, sainte madone,
 Nos vœux ardents
 Et notre encens !

(*Les quatre artistes français contemplant le tableau que présente cette scène ; l'un d'entre eux, assis sur un tertre, en fait un croquis ; ses trois camarades groupés autour de lui regardent son dessin et lui donnent des conseils.*)

CHOEUR.

Partons pour le baptême,
 Au ciel adressons tous des vœux :
 De cet enfant que chacun aime
 Le sort doit être heureux.

(Ici l'on entend le son de la cloche.)

La cloche nous appelle,
 Allons avec ferveur,
 A la sainte chapelle,
 Adorer le Seigneur.

(Les personnages se mettent en marche : Adolphe donne la main à la murraine, Delavillette le bras à madame Pazzi et Pazzi accompagne la nourrice qui porte l'enfant. Les artistes et les paysans suivent le cortège.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PIÉTRO, arrêtant Delavillette qui termine la marche.

PIÉTRO.

Je viens de la poste. Voilà une lettre timbrée de Rome pour M. Delavillette.

DELAVILLETTE.

Une lettre de Rome !.. donne vite. (A Adolphe.) C'est celle que j'attendais... Mes amis, je suis bien fâché, mais je vous retrouverai tout-à-l'heure ; M. Pazzi, je vous prête votre femme pour un moment. Marchez toujours !

MADAME PAZZI.

Nous vous attendrons à l'église.

(Les gens du baptême sortent ; Piétro reste au fond et les regarde partir.)

SCÈNE X.

DELAVILLETTE, PIÉTRO, au fond.

DELAVILLETTE.

C'est bien de lui.... de ce cher Duplessis... Il m'écrit sans doute qu'il m'attend avec impatience... la formule de rigueur. (Il ouvre la lettre.) Diable ! voilà du nouveau ! la jeune personne qui s'avise d'avoir une passion... du moins, c'est

ce que présume son père... (*Lisant.*) « Ne perdez pas un moment, mon cher Delavillette, ce n'est peut-être qu'une fausse peur ; mais n'importe, si vous ne pressiez pas votre voyage, je ne croirais plus à votre amitié. » Certainement que je veux qu'il y croie ; quel parti prendre ? Il n'y a rien de bien positif, mais dans l'inquiétude où je me trouve, il ne me sera pas possible de me taire devant Adolphe... et puis, troubler une fête, empêcher ce jeune homme de rester avec ses amis, quand la partie est si bien arrangée... Cela me contrarie, mais je ne vois qu'un moyen... Il n'est pas si pressé que moi d'arriver à Rome ; il y allait pour rejoindre ses camarades d'atelier... Oui, tout bien examiné, il peut rester avec eux un jour de plus...

PIÉTRO, *revenant en scène.*

Bon ! les v'là tous dans l'église !

(*La cloche cesse de tinter.*)

DELAVILLETTE, *à Piétro.*

La chaise de poste est ici près ?

PIÉTRO.

Oui, monsieur.

DELAVILLETTE, *à part.*

Il n'y a pas à balancer... (*Haut.*) Va dire au postillon qu'il faut mettre les chevaux à l'instant.

PIÉTRO.

Comment ! Monsieur veut partir ?

DELAVILLETTE.

Sur-le-champ, dépêche-toi, tiens, voilà pour boire.

PIÉTRO.

J'y cours.

SCÈNE XI.

DELAVILLETTE, *seul.*

Cependant, je ne peux pas quitter ces lieux sans prévenir Adolphe... (*Il tire un souvenir de sa poche.*) Un billet au crayon, c'est bientôt fait. (*Il s'asied et écrit.*) « Mon cher ami, la lettre que je viens de recevoir m'oblige à me mettre en route sur-le-champ. Si j'attendais votre retour, si j'avais le malheur de vous voir prêt à vous mettre à table, je n'aurais plus la force de me séparer de vous... Ne vous fâchez pas si je pars sans compter nos dépenses, nous réglerons

« nos comptes à Rome chez mon futur beau-père , M. Duplessis ; je dispose de la chaise de poste , mais il vous reste le voiturin. Il est plus que probable que vous n'arriverez pas le jour de mon mariage , mais si vous n'êtes pas à Rome pour la noce , je compte sur vous pour la semaine suivante... J'aurai bien du plaisir à vous présenter à mademoiselle Octavie , qui alors aura échangé son nom de Duplessis contre celui de votre ami... »

DELAVILLETTE, *se levant.*

Après ça , s'il n'est pas content , il sera bien difficile.

PIÉTRO, *accourant.*

Monsieur , les chevaux sont prêts , le postillon est dans ses bottes.

DELAVILLETTE, *en se levant.*

C'est bien dommage pourtant de quitter cette auberge au moment où l'on va boire à la santé du nouveau né. (*à Piétro.*) Tiens , tu remettras ce billet à M. Adolphe , le parrain de l'enfant , et tu embrasseras bien madame Pazzi pour moi. Adieu , mon garçon.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

PIÉTRO, *seul.*

Comment , il s'en va comme ça !... Est-il drôle de me dire d'embrasser la bourgeoisie ! Ah ! si j'étais voyageur , je ne dis pas... mais , du moment que ça ne peut pas se mettre sur la carte , M. Pazzi dit que c'est manquer à sa femme. Eh ! v'là le baptême qui retient déjà ! (*Bruit de voiture.*) Ah ! v'là M. Delavillette qui s'en va.

SCÈNE XIII.

ADOLPHE, PAZZI, MADAME PAZZI, HÉLÈNE, LA NOURRICE portant l'enfant, LES QUATRE ARTISTES, parents et amis.
PIÉTRO, *les regardant entrer.*

FINAL.

CHOEUR.

De la sainte chapelle...

L'enfant est de retour.

LE GRAND PRÊTE.

Plaisir, sois-lui fidèle
Comme à son premier jour!

MADAME PAZZI.

Ah ! que je suis heureuse !
Ah ! que je suis joyeuse !
Mon fils est baptisé.

ADOLPHE.

Touchante cérémonie !

HÉLÈNE, à madame Pazzi,

Moi, je vais voir, ma chère amie,
Si chez vous tout est disposé
Pour recevoir la compagnie.

(Elle sort.)

MADAME PAZZI.

Je croyais retrouver ici
Votre compagnon, votre ami ;
Il me disait plein d'un beau zèle :
« Je veux me rendre à la chapelle. »

ADOLPHE.

Soyez sans crainte en cet instant,
Chez vous sans doute il nous attend.

MADAME PAZZI.

L'instant est favorable,
Allons nous mettre à table,
A table ! à table !

CHOEUR.

L'instant est favorable,
Allons nous mettre à table !
A table ! à table ! à table !

PIÉTRO, s'avancant.

Monsieur Adolphe, s'il vous plaît,
Écoutez-moi, c'est un billet.

ADOLPHE.

Qui vous a remis ce message ?

PIÉTRO.

Votre compagnon de voyage.

ADOLPHE.

Comment, m'écrire ? il est ici...

PIÉTRO.

Non pas, monsieur, il est parti.

ADOLPHE, surpris.

Il est parti !

(Ouvrant et parcourant le billet vivement.)

(*A part.*) Toute espérance m'est ravie. .
 Sans moi quitter ainsi ces lieux !..
 Quoi ! c'est le futur d'Octavie...
 O ciel ! en croirai-je mes yeux ?..

MADAME PAZZI.

Oh ! que je suis joyeuse !

ADOLPHE.

O destinée affreuse !

MADAME PAZZI.

Adolphe est le nom
 De mon petit garçon.

ADOLPHE.

C'est une trahison,
 J'en perdrai la saison.

MADAME PAZZI.

Ça va porter bonheur à la maison.

CHOEUR.

L'instant est favorable,
 Allons nous mettre à table !
 A table ! à table ! à table !

ADOLPHE, *haut.*

C'en est donc fait, oui, j'ai bien lu !
 Ah ! mes amis ! je suis perdu !

TOUS.

Il est perdu ! il est perdu !

MADAME PAZZI, PAZZI, LES QUATRE ARTISTES ET HÉLÈNE.

ENSEMBLE.

Ici que veut-il dire !
 Il se trouble, il soupire !
 Ah ! que vient-il de lire,
 Et pourquoi
 Cet effroi ?
 ADOLPHE.
 A peine je respire :
 Pour mon cœur quel martyre ;
 Ce que je viens de lire
 Est un arrêt pour moi.

ADOLPHE.

Mes chers amis, je dois vous dire
 Que je suis perdu pour toujours
 Si l'on ne vient à mon secours.

TOUS.

Qui peut venir à son secours ?

LE GRAND PRIX.

PIÉTRO, descendant la montagne.
 Arrêtez, un nouveau convive
 Vient de descendre en ce canton ;
 Près de nous voilà qu'il arrive,
 Il dit qu'il se nomme Rémond.

ADOLPHE, sortant subitement de son abattement et parlant.
 C'est Rémond!... je suis sauvé!...

(Tous se précipitent vers le fond au-devant de Rémond qui arrive et embrasse Adolphe.)

Oui, le sort favorise
 Les enfans de Paris !
 Nous voilà réunis.
 Quelle aimable surprise!
 Embrassons-nous, amis.

(Adolphe montre la lettre de Delavillette à Rémond qui rit aux éclats.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Oui, le sort favorise
 Les enfans de Paris :
 Nous } voilà réunis !
 Les }
 Quelle aimable surprise !
 Embrassons-nous, } amis.
 Embrassez-vous, }

(Le rideau baisse sur un tableau de bonheur et de gaité.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un joli salon de la Villa-Médicis ; des statues à droite et à gauche ; au fond , un beau jardin dans le goût italien.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Au lever du rideau, le théâtre est vide ; on entend une aubade exécutée en dehors,*)

OCTAVIE, *seule.*

Comment ! de la musique, .. si matin ! mais ils vont réveiller tous les habitans de la Villa-Médicis !... Je croyais d'abord que c'était sous mes fenêtres... il n'y aurait là rien de bien étonnant, .. dans la patrie des beaux-arts, la fille du directeur de l'Académie de France ne doit pas manquer d'admirateurs... Oui !... mais que me font leurs hommages ? au milieu de cette foule de soupirans qui m'entoure , mes yeux cherchent en vain la seule personne sur laquelle ils pourraient s'arrêter avec plaisir, ... et je ne la vois pas... Il faut qu'il ne pense plus à moi.

AIR.

Cruelle absence !
 Ah ! vers la France,
 Mon cœur s'élança,
 Pour le revoir !
 Dans ma souffrance
 Je perds l'espoir ;
 Le seul bien qu'ici j'éprouve ,
 C'est à rêver de lui toujours ;
 Quand la nuit vient je le retrouve
 Comme aux beaux jours
 De nos amours ;
 Heureux songe !
 Doux mensonge !
 Rends-moi les beaux jours ,
 Les beaux jours des amours.

Reviens encore,
 Nuit que j'implore !
 Eh ! quoi l'aurore
 Paraît déjà ?
 Lorsque mon rêve,
 Hélas ! s'achève,
 Celui que j'aime n'est plus là !
 Reviens encore,
 Nuit que j'implore,
 Mon rêve encore
 Me le rendra.

Ah ! voici mon père !

SCÈNE II.

OCTAVIE, DUPLESSIS.

DUPLESSIS.

Déjà levée, mon Octavie ?

OCTAVIE.

Oui, cette musique m'a réveillée, et je cherchais à deviner à qui elle était adressée.

DUPLESSIS.

C'est une petite galanterie de la part des élèves, à leur camarade Rémond qui est arrivé hier soir de Paris.

OCTAVIE.

Comment ! M. Rémond !.... (*A part.*) L'ami d'Adolphe ! (*Haut.*) Ce n'est donc pas M. Delavillette qui descendit hier de chaise de poste à la porte de la Villa ?

DUPLESSIS.

Non, mon enfant, nous n'avons eu tous les deux qu'une fausse joie.

OCTAVIE, *à part.*

C'est-à-dire une fausse peur.

DUPLESSIS.

Penses-tu donc que je t'aurais permis de t'enfermer ainsi dans ta chambre, si c'eût été ton futur ?...

OCTAVIE.

Je le croyais, mon père.

DUPLESSIS.

Il est un peu en retard, ce cher Delavillette, mais sois sûre qu'il viendra... seulement, il faut prendre patience.

OCTAVIE.

Oh ! je ne suis pas pressée.

DUPLESSIS.

Et voilà justement ce qui me fâche contre toi... A ton âge, quand une jeune personne n'attend pas avec impatience l'époux qu'on lui destine, c'est qu'elle craint de le voir arriver, et, j'en suis convaincu, on n'éprouve cette crainte-là que quand soi-même on a fait un choix que l'on n'ose pas avouer à son père.

OCTAVIE.

N'en croyez rien. Monsieur Delavillette me conviendra, je l'espère ; mais j'ai peur...

DUPLESSIS.

Qu'est-ce que tu crains mon enfant ?

COUPLETS.

De son cœur on parle à la ronde,
 Il ne fut jamais étourdi ;
 C'est le meilleur homme du monde,
 Et c'est mon plus ancien ami,
 Tu l'aimeras, mon Octavie,
 L'hymen calmera ta frayeur :
 Il n'est qu'un époux, chère amie,
 Pour te bien guérir de ta peur.

DEUXIÈME COUPLET.

OCTAVIE.

Écoute-moi, je t'en supplie,
 Tu fus toujours mon confident...
 Puisqu'il faut que je me marie,
 Je t'obéirai : cependant
 Je dois te l'avouer, mon père,
 Si tu veux faire mon bonheur,
 Ton meilleur ami doit me plaire ;
 Mais ton plus ancien me fait peur.

DUPLESSIS.

Allons, tu n'es qu'une enfant... Quand tu connaîtras ce bon Delavillette, tu me remercieras, j'en suis sûr. Mais j'oublie que mon gendre peut arriver d'un moment à l'autre... Holà ! quelqu'un !..

SCÈNE III.

LES MÊMES, DEUX DOMESTIQUES.

DUPLESSIS.

Ecoutez-moi bien. Vous, *Giovani*, débarrassez le pavillon où travaille ma fille : celui dont les fenêtres donnent sur le casin Raphaël.

OCTAVIE, *à part*.

Ah! mon Dieu! et mes dessins! et mon album!.. (*Haut.*) Mon père, je vais avec lui.

DUPLESSIS.

Un moment! (*A Giovani.*) Préparez-le pour recevoir quelqu'un qui m'arrive... (*A Micheli.*) Vous, *Micheli*, allez à la porte du Peuple attendre une chaise de poste. Dès qu'elle paraîtra, vous demanderez monsieur Delavillette, et vous lui direz que monsieur Duplessis vous a ordonné de le conduire à la Villa-Médicis... A propos, ces deux jeunes gens qui sont arrivés hier ne vous ont donné aucune commission?

GIOVANI.

Aucune, monsieur.

OCTAVIE.

Comment! ils étaient deux!.. Mais quel est donc le second?

DUPLESSIS, *aux domestiques*.

Allez, et dépêchez-vous!

OCTAVIE.

Et moi je vais veiller à mes dessins.

(*Les deux valets sortent au moment où Octavie va pour s'éloigner, Rémond paraît.*)

SCÈNE IV.

DUPLESSIS, OCTAVIE, RÉMOND.

RÉMOND, *à Octavie*.

Il faut avouer que j'ai du malheur... Je n'ai pu avoir l'honneur de saluer mademoiselle hier soir... Et il faut qu'elle se prépare à sortir au moment où je viens lui offrir mes hommages.

DUPLESSIS.

Ma fille, je te présente notre premier prix de peinture de cette année.

OCTAVIE.

Monsieur, je connaissais déjà votre succès.

DUPLESSIS.

J'espère que vous êtes satisfait de la réception que les élèves vous ont faite.

RÉMOND.

Oh! c'est on ne peut plus délicat!.. une musique toute rossiniennes qui nous a réveillés en sursaut, Adolphe et moi...

OCTAVIE, à part.

Adolphe!

DUPLESSIS.

C'est un artiste?..

RÉMOND.

Oui, Adolphe Reynel qui a disputé le grand prix de musique avec un acharnement... et qui vient à Rome, ne se sentant pas le courage d'attendre encore un an... Nous l'avons rencontré en route... Sans notre chaise de poste, il y serait encore.

OCTAVIE.

On dit qu'il a beaucoup de talent?

DUPLESSIS.

Tu le connais, ma fille?

OCTAVIE.

Monsieur Adolphe Reynel venait souvent en soirée chez ma tante.

DUPLESSIS.

Attendez donc!.. N'est-ce pas le fils d'un ancien avocat?

RÉMOND.

Justement. Sa famille est honorée de tout le barreau de Paris.

DUPLESSIS.

Je me rappelle ce nom. Il y a trente ans, j'ai été consulter son père pour une affaire importante : c'est un homme intègre; je recevrai son fils avec bien du plaisir.

RÉMOND.

Tenez, je l'aperçois dans la grande allée des marronniers.

Il me cherche, sans doute ; me permettrez-vous de vous le présenter?..

DUPLESSIS.

Je l'exige même. (*Allant vers le fond.*) Je vais au devant de lui...

RÉMOND, *s'approchant d'Octavie, lui dit avec mystère.*

Mademoiselle, vous allez le voir... C'est pour vous seule qu'il a fait le voyage d'Italie... Il brûle de vous assurer de sa tendresse.

OCTAVIE.

Monsieur, vous ignorez que mon père a disposé de ma main.

RÉMOND.

Adolphe sait tout... et pourtant il ne renonce pas encore à l'espoir.

OCTAVIE.

En qui peut-il donc espérer?..

RÉMOND.

En vous seule.

SCÈNE V.

RÉMOND, OCTAVIE, DUPLESSIS, ADOLPHE.

DUPLESSIS, *amenant Adolphe.*

Oui, monsieur, je vous le répète, tous les artistes sont mes enfans.

ADOLPHE.

Une si aimable réception me comble de joie.

RÉMOND.

Eh ! bien, tu ne reconnais pas mademoiselle Octavie Duplessis ?

ADOLPHE.

Je n'ai point oublié mademoiselle... Je crois avoir été plusieurs fois son cavalier. Alors, les bals étaient charmans ; maintenant ils sont d'une tristesse, d'un ennui !

DUPLESSIS.

Je suis charmé de voir que vous vous trouvez chez moi en pays de connaissance. Il n'y aura pas d'étrangers au moins aux fêtes qui se préparent ici pour le mariage d'Octavie... Vous êtes tous deux invités de droit.

ADOLPHE, *à part, à Rémond.*

Tu l'entends!

RÉMOND, *à Duplessis.*

Vous êtes bien bon.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MICHELI.

MICHELI.

Monsieur, la chaise de poste que vous attendez arrive à l'instant par la porte du Peuple.

(*Il sort.*)

DUPLESSIS.

Ah!.. c'est Delavillette!.. Ah! ma fille, ah! messieurs, quel plaisir! Voilà mon gendre!..

ADOLPHE, *à part.*

Ah! mon Dieu!.. Déjà!

OCTAVIE.

Mon père, veuillez me permettre de me retirer...

DUPLESSIS.

Certainement. Il faut aller tout préparer pour le recevoir... Nous déjeunerons en famille.

RÉMOND, *à Adolphe.*

Il faut parler.

ADOLPHE.

Il n'y a pas un instant à perdre... Mais comment veux-tu?..

DUPLESSIS.

Je cours au-devant de lui.

OCTAVIE, *sortant.*

Je n'ai plus d'espoir!

SCÈNE VII.

RÉMOND, DUPLESSIS, ADOLPHE.

(*Pendant la première moitié de cette scène, Duplessis veut toujours sortir.*)

DUPLESSIS.

Vous me pardonnerez, si je vous laisse...

RÉMOND.

Un moment, M. Duplessis, il faut absolument que mon ami vous parle.

DUPLESSIS.

Je vous entendrai tout-à-l'heure avec plaisir, aussitôt que j'aurai embrassé ce cher ami.

RÉMOND.

Mais plus tard, nous ne pourrons vous dire...

ADOLPHE.

C'est de la plus grande importance.

DUPLESSIS.

Vous êtes bien pressans, messieurs ; je vous le répète, dès que j'aurai reçu mon gendre, je serai tout à vous.

RÉMOND.

C'est au sujet de M. Delavillette que nous voulons vous parler.

ADOLPHE.

Oui, il est intéressé à la confiance que je dois vous faire.

DUPLESSIS.

Vous le connaissez ?

RÉMOND.

Beaucoup. Il vient exprès à Rome pour épouser mademoiselle Octavie.

DUPLESSIS.

Sans doute.

RÉMOND.

Les circonstances pressantes nous obligent donc à vous avouer... comme vous le disiez tout-à-l'heure en souriant : tous les artistes sont vos enfans... Eh bien ! voilà Adolphe qui a fait tout exprès quatre cents lieues pour devenir le vôtre.

DUPLESSIS, *surpris.*

Que dites-vous... monsieur Adolphe!...

ADOLPHE.

J'ose croire que je n'ai pas déplu à votre charmante fille...

DUPLESSIS.

A ma fille!.. Mais je ne sais si je dois ajouter foi à ce que j'entends... comment ! vous auriez espéré?...

RÉMOND.

Vous connaissez la famille de mon ami, tout-à-l'heure encore vous en pensiez un bien. .

DUPLESSIS.

Messieurs, si ce n'était une plaisanterie, je serais en droit de m'offenser d'un pareil aveu.

ADOLPHE.

Je le sais. Mais je devais vous le faire avant l'arrivée de celui qui vient détruire toutes mes espérances.

DUPLESSIS.

Et vous pouvez croire que je donnerai mon consentement? Non, monsieur, non... J'estime votre famille, je sais que son alliance n'aurait rien que d'honorable, mais ce n'est pas ainsi qu'il fallait me la proposer pour que je l'acceptasse. Quand même des engagements sacrés ne me feraient pas rejeter l'idée de cette union, le moyen que vous employez pour vous déclarer me forcerait à vous prier de ne plus vous présenter chez moi.

ADOLPHE.

Monsieur, vous me mettez au désespoir.

RÉMOND.

Vous enlevez peut-être aux beaux-arts une de leurs plus précieuses conquêtes... Adolphe pouvait devenir un musicien célèbre, vous le découragez... vous, qui êtes obligé, par état, de ne rendre à la France que des hommes de génie... Il ne faut pas en laisser échapper l'occasion quand on vient vous l'offrir, elle ne se présente pas si souvent...

DUPLESSIS.

M. Rémond, je pardonne à votre amitié ce qu'il y a d'inconvenant dans les reproches que vous me faites; mais, je vous le répète, ma parole est donnée et je ne la retirerai pas... Je n'ai pas besoin de renouveler à M. Adolphe la prière que je lui ai faite de ne jamais revoir ma fille.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

ADOLPHE, RÉMOND.

ADOLPHE.

Eh bien! nous voilà fort avancés!

RÉMOND.

Nous le sommes toujours plus qu'hier... nous savons à quoi nous en tenir... Le père ne veut pas.

ADOLPHE.

C'est échouer en arrivant au port.

RÉMOND.

C'était bien la peine de manquer d'étouffer un diplomate ; car tu sais si le secrétaire d'ambassade était pressé dans sa chaise de poste ! il est d'une telle rotondité ! et puis il a mis tant complaisance à te donner une place à côté de nous, quand nous t'avons rencontré à Suze..... C'est très-beau, surtout dans son état, où l'on n'a pas l'habitude de se gêner pour placer les autres.

ADOLPHE.

Et dire pourtant que nous sommes arrivés avant Delavillette !

RÉMOND.

Nous l'avions dépassé sur la route, je me rappelle encore les trois coups de fouet dont nous avons salué sa chaise de poste.

ADOLPHE.

Maintenant tout est perdu, on me donne mon congé.

RÉMOND.

Et tu ne peux pas faire autrement que de partir, je suis trop ton ami pour ne pas te mettre moi-même à la porte ; de la part d'un autre, ça nous humilierait tous les deux..... Allons, Adolphe, du courage, reprends ta lyre, venge-toi en artiste par des succès, et reviens l'année prochaine à Rome, avec un brevet de l'Académie.

ADOLPHE.

Il sera bien temps.... Mais on vient... C'est elle!... c'est Octavie !

RÉMOND.

Je vous laisse un instant... Sois tranquille, je vais faire sentinelle.

(Il sort et se promène au fond du jardin.)

SCÈNE IX.

RÉMOND *au fond*, ADOLPHE, OCTAVIE.

ADOLPHE, *va au-devant d'Octavie.*

DUO.

Je vous revois, mon Octavie,
Combien j'en ai l'ame ravie !

OCTAVIE.

J'avais douté de votre amour.

ADOLPHE.

Quoi ! vous doutiez de mon amour !

OCTAVIE, *avec crainte.*

Ah ! si l'on allait nous surprendre !

Mon père ne veut rien entendre.

ADOLPHE.

Je saurai calmer son courroux.

OCTAVIE.

Vous ne pouvez devenir mon époux ,
 Il a promis ma main et j'attends mon époux.

ENSEMBLE.

Fatale promesse !

Quel triste avenir !

Loin de l'objet de ma tendresse ,

Hélas ! je n'ai plus qu'à mourir.

OCTAVIE.

Ah ! si vous aimez Octavie ,

Sans plus attendre , éloignez-vous.

ADOLPHE.

Oui , je voudrais passer ma vie

A vos genoux ,

Toujours , toujours à vos genoux.

ENSEMBLE.

Fatale promesse !

Quel triste avenir !

Loin de l'objet de ma tendresse ,

Je n'ai plus , hélas ! qu'à mourir.

(A la fin du duo, Rémond entre vivement et Octavie s'éloigne.)

RÉMOND.

Voilà , M. Duplessis... il est avec le futur... ils viennent
 ici...

SCÈNE X.

DELAVILLETTE, RÉMOND, ADOLPHE.

DELAVILLETTE, *traversant le fond avec Duplessis.*

C'est ça , mon cher ami , allez vite prévenir votre fille de
 mon arrivée. (*Il s'arrête étonné en reconnaissant Adolphe et
 Rémond.*) Ah ! bah !.. dois-je en croire mes yeux ? Vous ici !..

vous, Adolphe, et M. Rémond aussi... Par quelle voiture êtes-vous donc venu ?

RÉMOND.

M. Delavillette, rappelez-vous ces trois coups de fouet dont on vous a salué en passant.

DELAVILLETTE.

C'était vous, mes chers amis!... Eh bien ! voyez ce que c'est que de ne pas se reconnaître, j'ai manqué de vous rendre votre politesse sur les épaules de votre postillon.

RÉMOND.

Pourquoi cela ?

DELAVILLETTE.

Vous avez pensé nous verser, parole d'honneur ! et puis, vous étiez si pressés de passer devant moi !

RÉMOND.

Il voulait se venger de votre abandon... Le laisser à moitié chemin avec un enfant sur les bras !

DELAVILLETTE.

Eh ! bien, à propos ! le petit bonhomme est baptisé ? J'ai bien regretté de ne pas voir la fin de la cérémonie.... J'aime beaucoup les baptêmes, moi... le contentement de la mère, la joie de la marraine, et la figure du père qui prétend que l'enfant lui ressemble.... Pauvre cher homme ! Enfin, c'est égal !... si je n'avais pas été si pressé de partir..... Ah ! ça, mais, dites-moi donc..... il paraît qu'à présent vous êtes au mieux avec M. Duplessis?...

ADOLPHE.

Dites donc que nous sommes au plus mal.

DELAVILLETTE.

Comment cela?... Je vous rencontre chez lui... il me semble...

RÉMOND.

Oui, mais Adolphe ne peut plus rester en ces lieux ; il faut qu'il sorte à l'instant de cette maison.

DELAVILLETTE.

Votre affaire ne peut donc pas s'arranger ?

ADOLPHE, étonné.

S'arranger!... vous pouvez le demander ?

DELAVILLETTE.

Votre ami Rémond m'a tout conté à notre départ de Paris...
C'est toujours pour ce même passe-droit, n'est-ce pas ?

RÉMOND.

Toujours.

ADOLPHE, *bas à Rémond.*

Qu'est-ce qu'il dit là ?

RÉMOND, *de même.*

Nous nous entendons.

DELAVILLETTE.

Mais me voilà... Je prétends vous réconcilier... je parlerai à Duplessis, il faudra bien qu'il entende la voix de la raison.

ADOLPHE.

Tenez, M. Delavillette, depuis que nous voyageons ensemble, nous avons appris à nous connaître ; j'apprécie votre amitié, je me ferais maintenant un scrupule de vous cacher quelque chose... je vais tout vous avouer...

RÉMOND, *à part.*

Le malheureux ! que va-t-il faire ? (*Haut.*) Non, Adolphe, non. Tu es aveuglé par le ressentiment, je ne permettrai pas que, dans ta situation, tu accuses M. Duplessis, le chef que je dois aujourd'hui respecter et défendre... quitte ces lieux, va m'attendre chez moi, dans quelques instans j'irai te retrouver.

DELAVILLETTE.

Au contraire, je veux qu'il reste et qu'il m'apprenne....

RÉMOND.

Eh ! bien, puisque vous voulez tout savoir, c'est moi qui parlerai.

ADOLPHE.

Ah ! M. Delavillette ! je n'ai plus d'espoir... (*Lui prenant la main.*) Soyez heureux !

(*Il sort vivement.*)

SCÈNE XI.

DELAVILLETTE, RÉMOND.

DELAVILLETTE, *stupéfait.*

Comment, soyez heureux ? qu'est-ce qui l'empêche de l'être aussi ?

RÉMOND.

Grâce à votre ancien ami, le mien a fait trois cents lieues pour rien ; apprenez donc enfin qu'Adolphe était aussi à la veille de faire un mariage qui devait le rendre le plus heureux des hommes.

DELAVILLETTE.

Il serait possible !

RÉMOND.

Il n'a pas voulu vous en parler avant d'être bien certain de réussir. M. Duplessis pouvait beaucoup dans cette circonstance, un mot de lui applanissait quelques obstacles ; mais il a refusé de le prononcer, de servir les projets de ce pauvre Adolphe ; pour mon compte, je suis loin de le blâmer : on a souvent tant de reproches à se faire quand on se mêle de marier les autres !..

DELAVILLETTE.

Mais je ne vois pas...

RÉMOND, *avec dissimulation.*

Il y a des ménages malheureux, M. Delavillette ; n'est-il pas bien cruel d'avoir à se dire un jour : Cette chaîne pesante où ces infortunés sont attachés, c'est moi qui l'ai forgée ; je sais qu'Adolphe est aimé, je sais que celle qu'il adore a toutes les vertus en partage, que la rigueur de M. Duplessis sera pour ces amans un tourment éternel ; cependant, je ne puis m'empêcher d'approuver sa conduite !

DELAVILLETTE.

Comment ! les jeunes gens s'adorent, l'appui de Duplessis est nécessaire à leur félicité, et c'est vous, M. Rémond, qui approuvez son refus !... Je suis bien aise maintenant que vous m'ayez expliqué la chose.... puisqu'une voix secrète ne s'élève pas au fond de votre cœur pour plaider en faveur de ce pauvre Adolphe, c'est moi, monsieur, qui la remplirai cette mission sacrée auprès du père de ma future.

RÉMOND, *souriant.*

Mais, monsieur...

DELAVILLETTE.

Au moment où je vais contracter un hymen enchanteur, je verrais cet excellent jeune homme manquer un mariage, perdre un établissement qui peut faire sa fortune !..

RÉMOND.

Qui eût fait son bonheur!..

DELAVILLETTE.

C'est ce que je veux dire, mais à mon âge on se sert d'autres expressions.

RÉMOND.

Vous ignorez encore si M. Duplessis ne protège pas un rival d'Adolphe ?

DELAVILLETTE, *vivement.*

Un rival!... je m'en doutais ! voilà le passe-droit en question... Ce bon Adolphe qui m'a donné tant de preuves d'amitié tout le long de la route... (*A Rémond.*) Oui, monsieur, je vous le répète, je veux plaider auprès de Duplessis la cause désespérée de votre ami.

RÉMOND.

Si vous la gagnez, je vous décerne la couronne de l'éloquence persuasive.

DELAVILLETTE, *avec chaleur.*

Si je la gagne!.. Il vient; laissez-moi seul avec lui, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

RÉMOND, *à part en sortant.*

Il le fera comme il le dit : quel brave homme que ce M. Delavillette !

SCÈNE XII.

OCTAVIE, DUPLESSIS, DELAVILLETTE. (1)

DUPLESSIS, *à Octavie, lui montrant Delavillette.*

Ma fille, voilà mon ami, voilà votre époux.

DELAVILLETTE.

Ah ! c'est là!.. Mademoiselle, vous êtes charmante... Il n'y a pas d'éloges à donner à vos attraits, car ils seraient tous trop au-dessous de vos mérites.

DUPLESSIS.

Ne vous gênez pas, mon cher Delavillette, nous n'en

(1) Les acteurs sont placés, dans cette scène, comme ils doivent l'être sur le théâtre; le premier inscrit tient la gauche du spectateur.

sommes pas ensemble aux complimens d'usage... Je vous ai dit que je vous gardais un trésor... prenez-le, il est à vous... Soyez mon gendre, sans cesser d'être mon meilleur ami.

DELAVILLETTE.

Vraiment, je suis plus heureux que je ne mérite; et cependant, je ne le suis pas tout-à-fait encore autant que je le voudrais.

OCTAVIE, à part.

Il n'est pas galant.

DUPLESSIS.

Je ne vous comprends pas... que voulez-vous dire ?

DELAVILLETTE.

Oui, je m'étonne que, vous voyant si bon avec moi, j'aie cependant à vous accuser de rigueur, d'injustice.

OCTAVIE.

Par exemple !

DUPLESSIS, avec surprise.

D'injustice !

DELAVILLETTE.

Je sais bien qu'il y a de l'ingratitude à moi à vous parler ainsi. Mais là, franchement, la main sur la conscience, croyez-vous n'avoir rien à vous reprocher envers un pauvre jeune homme que j'aime, que j'estime, et que je viens de rencontrer en sortant d'ici, le désespoir dans le cœur?..

OCTAVIE, à part.

Que dit-il ?

DELAVILLETTE.

Vous ne savez pas encore de qui je veux parler?.. Faut-il vous le nommer?.. C'est M. Adolphe Reynel.

OCTAVIE ET DUPLESSIS, avec des sentimens différens.

M. Adolphe!..

DELAVILLETTE.

Savez-vous bien, mon cher, que vous allez faire le malheur de ce pauvre garçon ?

DUPLESSIS.

Vous m'étonnez!... Mais vous-même, vous ignorez...

DELAVILLETTE.

C'est ce qui vous trompe... je connais l'affaire... Votre observation va mettre des entraves à son bonheur, il n'épousera pas celle qu'il aime.

DUPLESSIS.

Écoutez donc... si vous appelez cela de l'obstination !

DELAVILLETTE.

J'ai promis de me charger de l'affaire, de plaider pour lui... Vous allez lui faire un passe-droit, je ne connais que ça.

DUPLESSIS.

Encore une fois, mon ami...

DELAVILLETTE.

Votre ami !.. je vous arrête là !.. Oui, si j'ai encore quelque crédit près de vous, j'en appelle à notre vieille amitié... Puisque son mariage dépend de vous seul... eh bien ! qu'il se fasse !.. A ce prix, je croirai vraiment que je vous suis cher.

OCTAVIE, *à part.*

Oh ! quel excellent homme !

DUPLESSIS.

Comment ! vous voulez que j'aille lui dire...

DELAVILLETTE.

Dites-lui tout ce que vous voudrez... ça m'est égal !.. mais je ne veux entendre parler de rien avant de vous avoir vaincu... Oui, il a eu des torts, c'est possible... Il s'est peut-être conduit avec vous d'une manière peu convenable... je l'avoue encore, quoique je n'en sache rien ; mais enfin le passe-droit n'en existe pas moins... J'ai promis de vous faire revenir à de meilleurs sentimens à son égard .. J'ai juré que vous ne le forceriez pas de renoncer à un établissement qui doit faire son bonheur... Quand je promets, c'est comme si je signais... et vous savez si je fais honneur à ma signature.

DUPLESSIS.

Mais je ne puis croire que ce soit vous, mon futur gendre, qui me fassiez une pareille prière... Comment ! lorsque je veux assurer votre félicité...

DELAVILLETTE.

Je le sais bien. Je devrais épouser et n'en pas demander davantage... Je suis trop heureux, je vous le répète ; mais cela ne me suffit pas : il faut qu'Adolphe le soit aussi... et cela ne dépend que de vous seul.

OCTAVIE.

Ah! mon père! puisque c'est de vous seul que cela dépend!..

DELAVILLETTE.

Adolphe n'est qu'un artiste; mais c'est un artiste qui ira loin, je vous réponds de lui...

OCTAVIE.

Oui, monsieur, j'en suis sûre, ses progrès seront rapides.

DELAVILLETTE.

Vous le voyez, votre fille vous prie aussi... Vous n'avez rien à nous refuser... Allons, le jeune homme attend avec anxiété... Allez le trouver, avouez-lui que c'était un passe-droit; mais que vous voulez le réparer en l'unissant à celle qu'il aime.

DUPLESSIS.

Je n'y tiens plus... Écoutez-moi!..

DELAVILLETTE.

Je n'écoute plus rien.

(Il se bouche les oreilles avec ces doigts.)

DUPLESSIS.

Et toi aussi, tu veux, ma fille....

OCTAVIE.

Pouvez-vous me le demander, mon père? M. Delavillette vient de vous dire combien Adolphe sera heureux en devenant mon époux.

DUPLESSIS, à Delavillette.

Comment vous étiez dans le secret, et vous ne m'en avez rien dit en arrivant!... Vous ne serez donc pas fâché de voir Adolphe devenir mon gendre?...

(Delavillette reste sourd et muet en le regardant.)

Rien qu'une observation...

(Delavillette tourne le dos en se bouchant toujours les oreilles.)

Eh bien! vous serez tous contents.

(Il sort précipitamment, Delavillette le regarde sortir en riant.)

SCÈNE XIII.

OCTAVIE, DELAVILLETTE.

DELAVILLETTE, s'essuyant le front.

Par exemple! on peut appeler cela une victoire!

OCTAVIE, *avec entraînement.*

Ah! monsieur! que je vous remercie! que je vous aime!

DELAVILLETTE.

Vraiment!... (*à part.*) Ce que c'est que de faire du bien!
Elle a bon cœur aussi... je vais avoir là une petite femme
charmante.

OCTAVIE.

Vous me rendez bien heureuse aujourd'hui; je ne l'espé-
rais pas!

DELAVILLETTE.

Avec moi, ce sera toujours ainsi.

OCTAVIE.

'Quelle générosité!.. Vous voulez donc bien demeurer ici?

DELAVILLETTE.

Ici ou ailleurs.... Je n'ai pas de volonté, je vous suivrai
partout....

OCTAVIE.

Oh! oui, vous verrez mon bonheur, vous en jouirez, il
sera votre ouvrage...

DELAVILLETTE.

En vérité?... je ne me sens pas de joie... Eh bien! je vous
l'avouerai, j'ai réfléchi avant de parler de ce mariage à votre
père; je me disais : Mademoiselle Octavie est bien jeune...

OCTAVIE.

Vous ne savez donc pas que j'ai dix-huit ans.

DELAVILLETTE, *souriant.*

Tant que cela... j'ajoutais encore.... Il faut que son futur
lui plaise.

OCTAVIE.

Si vous en doutiez alors, maintenant vous en êtes certain?

DELAVILLETTE, *à part.*

Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle me fait une déclaration.

(Il relève sa cravate et se rengorge avec fierté.)

DUO FINAL.

ENSEMBLE.

Tout aujourd'hui comble nos vœux.

Ce mariage

Nous présage

Des plaisirs et des jours heureux.

DELAVILLETTE.

Votre époux vous aime, ma chère,

Et je vous le dis sans témoins,

Pour vous, son amour est sincère.

LE GRAND PRIX.

OCTAVIE.

Le mien , monsieur , ne l'est pas moins.

ENSEMBLE , avec entraînement.

Tout aujourd'hui comble nos vœux ;

Ce mariage

Nous présage

Des plaisirs et des jours heureux.

OCTAVIE.

Croyez bien que toute la vie

Tous les deux nous serons jaloux

De vous avoir auprès de nous.

DELAVILLETTE , *étonné.*

Auprès de nous !...

OCTAVIE.

Auprès de nous.

DELAVILLETTE.

Je ne comprends pas , chère amie...

OCTAVIE.

Ne faites-vous pas son bonheur ?

N'êtes-vous pas son bienfaiteur ?

DELAVILLETTE.

Le bienfaiteur de qui ?...

OCTAVIE.

D'Adolphe , je l'espère.

Que notre hymen sera prospère !

C'est à vous que nous le devons ,

Bientôt nous vous remercierons.

DELAVILLETTE.

Je n'y comprends rien , sur mon ame.

OCTAVIE.

Par vos soins et votre bonté ,

Demain je vais être la femme

De celui que mon cœur réclame ,

Qui me gardait fidélité !

DELAVILLETTE.

Quoi ! c'est Adolphe !... Ah ! je devine...

OCTAVIE.

Il peut se vanter qu'aujourd'hui

Vous avez bien plaidé pour lui.

DELAVILLETTE , *à part.*

De la méprise j'imagine

Qu'à mes dépens chacun rira.

Quel rôle ils me font jouer là !

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS , RÉMOND.

RÉMOND , à *Delavillette*.

Eh ! quoi ! de deux amans vous couronnez la flamme ?

Chacun entoure mon ami ,
Et votre nom que l'on proclame ,
Par des *viva* est accueilli.

DELAVILLETTE.

A la céder je n'ai pas consenti ,
Nous allons voir qui sera le mari.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS , ADOLPHE , OCTAVE , DUPLESSIS , ÉLÈ-

VES , PAYSANS ET PAYSANNES.

CHOEUR.

Vive monsieur *Delavillette* !
Chantons sa générosité !
Dans ce jour il est l'interprète
Du talent et de la beauté.

ADOLPHE , à *Delavillette*.

Mon mariage
Est votre ouvrage ,
Mon cœur ne l'oubllra jamais.

DELAVILLETTE , à *part*.

Leur mariage
Est mon ouvrage ,
Ils ont cru que je permettrai !...

(*Haut*) Mais...(*Rémond prend la main de Delavillette et l'oblige à recevoir les hommages des élèves.*)

REPRISE DU CHOEUR.

Vive monsieur *Delavillette* !
Chantons sa générosité ! etc.

DELAVILLETTE , seul à *part*.

Quand Rome vient me rendre hommage ,
Et qu'elle proclame mon nom ,
Faut-il rompre leur mariage...
Dois-je céder à la raison ?...

ADOLPHE , à *Delavillette*.

Que l'amitié dans ce jour nous rassemble ;

LE GRAND PRIX.

Ne craignons plus de soucis importuns.

Bientôt nous compterons ensemble...

DELAVILLETTE, *à part, après avoir uni les deux amans.*

Voyagez donc à frais communs!..

CHOEUR GÉNÉRAL.

Vive monsieur Dalavillette!

Chantons sa générosité!

Dans ce jour il est l'interprète

Du talent et de la beauté!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

TABLEAU DE LA SCÈNE 8^e DU 2^e ACTE.